



LUÍS MIGUEL ROCHA
La balle sainte

Complots au Vatican

 **l'aube**
NOIRE

LA BALLE SAINTE

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

Titre original : *Bala Santa*

© Luís Miguel Rocha, 2007

© Éditions de l'Aube, 2015
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-1233-4

Luís Miguel Rocha

La balle sainte

roman traduit du portugais
par Vincent Gorse

2^e volet de la série *Complots au Vatican*

éditions de l'aube

Du même auteur :

Le dernier pape,
l'Aube noire, 2015

Ce livre est dédié à
Ioannes Paulus PP. II
Karol Józef Wojtyła
18/05/1920 – 02/04/2005.

« *A tutto l'uomo di fiducia.*
(À tous les hommes de confiance.) »
JC, le 26 février 2007.

« Aucune balle ne peut tuer si telle n'est pas Sa volonté. »
Sœur Lúcia dans une lettre à Karol Wojtyła, avril 1981.

« Hitler ne devait pas être aussi mauvais qu'on le dit.
Il ne peut pas en avoir tué six millions.
Le nombre réel n'a pas dû dépasser quatre millions. »
Saint Josemaría Escrivá de Balaguer
dans une lettre à un membre de l'Opus Dei.

I. Anno Domini MMVII

« Je suis en train d'écrire un livre
dans lequel je dirai toute la vérité.
J'ai déjà raconté cinquante histoires différentes,
mais elles sont toutes fausses. »
Mehmet Ali Ağca, l'homme de nationalité turque
qui a tiré sur le pape Jean-Paul II.

Tout a un début.

Le commencement, le temps zéro, le coup d'envoi, le premier battement de cœur, le premier mot, le premier geste, le premier cri qui emprisonne l'âme et s'agrippe à la vie jusqu'à l'heure de la mort qu'on espère la plus tardive possible, au terme d'une existence qu'on espère prospère, couverte de prestige... Le rien en chemin vers le tout, la première pierre d'un hameau, d'un village, d'une ville, d'un mur, d'une maison, d'un palais, d'une église.

De ce bâtiment dans une ville inconnue, par exemple, dont le rez-de-chaussée et le sous-sol sont occupés par un restaurant de luxe, comme l'indique le menu fixé à côté de la porte. Non pas que les propriétaires tiennent à faire de la publicité pour leur établissement ; ils préfèrent au contraire se montrer discrets, comme en témoigne cette porte d'entrée en verre fumé pour empêcher de voir

à l'intérieur, toujours fermée, à côté de laquelle se trouve un portier impeccablement vêtu d'un costume rouge sombre. L'absence d'enseigne, la présence du portier et la discrétion de la carte font d'ailleurs tout de suite comprendre au profane que ce n'est pas un lieu ouvert à tout le monde. L'absence de prix sur le menu, ajoutée à la prolifération d'expressions en français dans les noms des plats, est également un signe de raffinement, quand bien même la ville inconnue serait située en terre francophone, ce qu'il nous est impossible de savoir. Ce qui est certain, en revanche, c'est que ledit restaurant, fréquenté par une clientèle ultra-sélectionnée, n'a pas besoin d'annoncer ses prestations.

Quiconque veut profiter des faveurs de cet établissement doit d'abord en obtenir l'approbation. Autorisation sans laquelle il ne passera jamais sa porte en verre fumé. Comme dans un club privé, les nouveaux clients sont le plus souvent présentés par un habitué des lieux qui connaît la direction, mais il leur est aussi possible de faire une demande officielle qui passe par un long processus d'enquête sur leur vie privée. Un compte bancaire bien fourni est utile pour obtenir ce droit d'entrée, mais ce n'est pas le critère prépondérant et beaucoup de parvenus voient leur demande refusée, tout comme d'ailleurs celle de parents ou amis de membres de longue date. Cette fin de non-recevoir – notons au passage que les termes « rejet » ou « refus » ne sont jamais utilisés – est signifiée par une lettre envoyée au postulant glissée dans une enveloppe blanche, sans qu'y apparaisse le nom de l'expéditeur. Une fois la décision prise, elle ne pourra jamais être contestée; par contre, si la demande est acceptée, un ensemble de règles devront être suivies. Celle, par exemple, qui prévoit l'expulsion d'un membre en cas d'infraction grave, même si elle n'a jamais eu besoin d'être appliquée.

L'acceptation comme client de cet établissement est notifiée différemment du refus: un appel téléphonique à la résidence de l'heureux élu lance une invitation à dîner. Alors, oui, il est accueilli avec déférence par l'employé en uniforme qui lui ouvre la porte en verre fumé. Une fois à l'intérieur, il est traité avec respect, mais sans excès. Un valet le débarrasse de sa veste ou de son manteau, et il est ensuite conduit par un maître d'hôtel à une table réservée qui sera dorénavant toujours la même, quels que soient l'heure ou le jour de la semaine où il se présentera. Il pourra être accompagné des invités qu'il souhaite, mais devra en informer la direction au moins cinq jours à l'avance et communiquer les noms de ses convives. Dans ce cas, la moralité de ses hôtes ne sera pas évaluée. Privilège de clients triés sur le volet qui peuvent profiter des lieux pour y rencontrer qui bon leur semble en toute tranquillité pour négocier des faveurs, des affaires, intriguer, décider du sort d'autrui, ou du leur, sans que personne ne pointe vers eux un doigt récriminateur; le tout accompagné, par exemple, d'un délicieux poulet farci de pâté au bacon arrosé d'une sauce aux champignons, vin rouge et cognac. Les repas ne sont pas facturés sur place; les seules transactions financières qui ont lieu dans l'établissement sont celles qui peuvent se dérouler à table, entre les convives – et elles ne sont pas rares. Les membres paient une provision mensuelle de 12 500 euros par virement bancaire, qui leur offre le privilège de disposer d'une cuisine disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. C'est ainsi que fonctionne ce restaurant, qui possède des succursales dans presque tous les plus grands centres de décisions politico-économiques du monde – c'est-à-dire les plus grandes métropoles.

Aujourd'hui, bien qu'il soit l'heure du déjeuner, le restaurant est presque vide et la table qui nous intéresse est la numéro 13, même si les deux hommes qui l'occupent ne

sont pas superstitieux. À leur avis, parfaitement respectable, seul compte le présent : *Hic et nunc*¹. Conjecturer sur l'avenir n'est que spéculation inutile, incapable d'être validée par des éléments fiables. Ces hommes préfèrent s'adapter aux circonstances, et ils y excellent. Chaque cas est différent, et « *Chaque chose en son temps* » pourrait être leur devise. Dans un monde dont le moteur est l'argent – ils en sont persuadés –, cette capacité d'adaptation permanente est un avantage dont ils savent profiter.

Des raisons de sécurité empêchent de révéler dans quelle ville se trouve le restaurant dans lequel ils sont assis l'un en face de l'autre. Celui qui tourne le dos au reste de la salle à manger en est le membre et, bien qu'on ne puisse pas voir son visage, il a l'âge d'être le père ou même le grand-père de l'homme assis en face de lui. Aucun lien de parenté ne les unit, et ce ne sont pas non plus des amis : le plus jeune est le collaborateur du plus âgé, pour ne pas dire son serviteur – une épithète tombée aujourd'hui en désuétude, raison pour laquelle nous ne devrions peut-être pas dire qu'il est en train de recevoir des ordres, mais des consignes ou des instructions. Ils sont habillés de manière très classique, sans que rien en eux n'attire l'attention, tout comme d'ailleurs les quelques dirigeants ou hommes d'affaires assis aux autres tables. Ils savourent de délicieux filets de flétan au mascarpone enroulés dans des tranches de jambon de Parme et accompagnés d'épinards, ce qui réfute la théorie qu'on mange peu et mal dans les restaurants de luxe. Ou, si cela est vrai, cet établissement doit constituer une exception. Ils boivent un pinot noir, domaine de Kaimira 1998, choisi par le membre sans avoir consulté ni le sommelier ni son collaborateur. Avec mesure, bien entendu, car ils ne sont pas hommes à faire des excès – ils ne l'ont

1. Ici et maintenant.

jamais été – et le mot « exception » ne fait pas partie de leur vocabulaire. Tout en ce monde est toujours comme il se doit, ici et maintenant.

« Je n'ai pas encore eu l'occasion de te demander des nouvelles de l'enquête aux États-Unis, dit le plus âgé.

— Elle a été suspendue. Ils ont conclu à des causes naturelles.

— Parfait. J'en déduis qu'il ne restait aucune trace sur place. »

L'esprit calculateur du plus âgé transparaît dans tout ce qu'il dit. Il a l'habitude de laisser le moins de place possible aux impondérables ou aux surprises de dernière heure.

« Absolument. J'ai tout nettoyé avant l'arrivée des autorités. Son âge a également aidé à ce qu'ils classent rapidement l'affaire, explique le plus jeune d'un ton froid et professionnel.

— Parfait. »

Ils continuent à manger en silence pendant un certain temps. Il est facile de voir lequel des deux mène la conversation, pour ne pas l'appeler interrogatoire, car il ne s'agit pas d'un déjeuner d'affaires ou d'une rencontre amicale, mais d'une réunion avec un ordre du jour parfaitement établi par le plus âgé. Les deux hommes mangent lentement, par petites bouchées, pour mieux apprécier la saveur de la nourriture.

« La seconde partie du plan va maintenant être lancée, informe le plus âgé. Son exécution sera délicate, mais aucune faille ne doit apparaître.

— Il n'y en aura pas, assure le plus jeune, très confiant.

— Où en est l'équipe ?

— Elle est déjà sur le terrain depuis quelques semaines, comme vous l'avez ordonné. Toutes les cibles sont sous surveillance constante sauf une – celle que vous savez.

— Très bien. C'est parfait. »

S'il était extraverti, il ne lui resterait qu'à se frotter les mains de satisfaction ; mais il intériorise toutes ses émotions sans jamais, ou presque, les montrer. Il sait, en outre, que cette dernière cible ne sera pas facile à localiser.

« Et à Londres ? ajoute-t-il.

— Notre agent est parvenu à s'infiltrer dans l'entourage de l'objectif, lui explique son collaborateur. Dès que je lui donnerai le feu vert, il m'ouvrira la voie.

— Attention : Londres et JC sont les parties du plan les plus difficiles à exécuter, insiste l'homme qui tourne le dos au reste de la salle à manger.

— J'en suis conscient. À propos, toujours aucun signe de lui ? demande le plus jeune.

— Non. C'est un vieux renard, comme moi. Mais il va nous falloir coûte que coûte le faire apparaître ! Autrement, le plan sera compromis.

— Il va pointer le bout du nez. Londres le fera sortir de son trou.

— Oui, certainement. Mais dès qu'il surgira, ne réfléchis pas : agis immédiatement. Si tu t'offres le luxe de penser ne serait-ce qu'une seconde, il aura déjà pris l'ascendant sur toi. »

Le plus jeune ne peut même pas imaginer un tel scénario. Non pas qu'il ne soit pas préparé à tout, mais l'idée qu'il puisse exister des personnes aussi vives d'esprit que lui ne lui paraît pas pensable. D'autant plus qu'ils parlent d'un homme de plus de soixante-dix ans. Quel danger peut-il représenter ?

« Attention ! lui dit le plus âgé qui devine ses pensées. Sache que tous les êtres humains ont leurs faiblesses. La mienne est l'Église ; la tienne, l'excès de confiance. Méfie-toi ! C'est souvent une grande erreur. Retire ton ego de l'équation. Alors seulement tu pourras être sûr de ne pas faillir.

— Ce sera fait.

— Tu le dois. Sinon, ce n'est pas toi qui contempleras leurs cadavres, mais eux le tien. Et même à Londres, ta tâche ne sera pas facile.

— J'ai là-bas un homme très efficace, déjà prêt à m'ouvrir la voie pour que je puisse conclure le travail.

— Très bien, mais sois prudent et ne sous-estime jamais tes adversaires. Jusqu'à maintenant, je n'ai rien à redire sur ton comportement ou ton travail: tu as été parfaitement efficace. Mais tu n'as jamais encore affronté des adversaires de leur trempe.

— Le plan est pratiquement infaillible, rétorque le jeune homme avec un brin d'insolence.

— Ôte cette idée de ton esprit: l'infaillibilité n'existe pas, affirme le plus âgé. Certes, notre plan a toutes les chances de réussir; et d'ailleurs, il le doit! Je l'espère de tout cœur, mais n'oublie jamais que rien ni personne n'est infaillible, pas même le pape.

— Bien sûr, mais...

— Je voudrais vraiment te mettre en garde, l'interrompt le plus âgé; écoute-moi attentivement. »

Il attend que le jeune homme le regarde fixement afin d'être sûr d'avoir capté toute son attention.

« JC est l'homme qui s'est introduit au Vatican en 1978 pour assassiner le pape Jean-Paul I^{er} sans laisser aucune trace de son passage; et malgré cela, il n'a pas réussi à la liquider à Londres. Son premier échec. »

Le jeune homme intègre ces paroles sans dire un mot et reste pensif un long moment. Le vieil homme a raison. L'excès de confiance est l'ennemi de la réussite. C'est le message qu'il veut lui faire passer.

« C'est compris. Je ne donnerai de marge de manœuvre à personne. »

Il est tout à fait conscient que s'il échoue, il ne survivra pas. Qu'il soit tué par JC ou par ce client régulier de ce

restaurant situé dans cette ville inconnue, il sait qu'en cas d'échec, il ne se réveillera pas le lendemain matin. Mais il est temps de changer de sujet.

« Qu'en est-il de Mitrokhine ? »

— Je m'en suis occupé, lui répond l'homme plus âgé. Mes contacts à Moscou sont en train de résoudre la question en ce moment même.

— Et le Turc ?

— Laissons-le croupir en prison. Il ne fait de mal à personne. Une dernière chose : n'oublie pas que nous ne communiquerons plus tant que le plan ne sera pas exécuté jusqu'à sa dernière ligne.

— Oui, je comprends. Je ne l'oublierai pas. Il manque juste...

— Le Vatican, l'interrompt le plus âgé. Ne t'inquiète pas à ce sujet : je m'en occupe personnellement. »

Et pour la première fois, le vieil homme laisse un sourire se dessiner sur ses lèvres.

Tout a un début.

II. Wojtyła

13 MAI 1981

Parmi les vingt mille personnes présentes, pratiquement aucune ne saurait dire avec certitude s'il pleut ou si le ciel est bleu en ce désormais lointain treizième jour du cinquième mois de l'an de grâce 1981 de notre Seigneur. Si elles faisaient un effort de mémoire, elles pourraient affirmer avec peu de risques de se tromper que ce fut un jour ensoleillé, baigné d'une agréable chaleur de printemps, et que s'il plut un peu, ce ne fut qu'une averse qui ne dura que cinq minutes. Mais la vérité, c'est que de ces vingt mille personnes, la plupart ne se souviennent pas de l'agréable chaleur de printemps, ni du soleil qui régna la plupart du temps : elles ne se souviennent que de la pluie brutale qui tomba dans l'après-midi, la sentant encore les tremper jusqu'aux os comme elle le fit ce jour-là. Certains doutent même qu'il ne plut que cinq minutes, arguant qu'il est impossible qu'autant d'eau tombe du ciel en si peu de temps. S'ils ont à ce point oublié le soleil et la couleur du ciel, c'est parce que ne subsistent dans leurs mémoires que la douleur et les larmes, les coups de tonnerre de chaque coup de feu, six détonations au total : « Pan! Pan! Pan! Pan! Pan! Pan! » – et bien sûr les impacts des balles qui les blessèrent presque autant dans leur chair que la victime elle-même. De cela, oui, ils se souviennent. Quelle importance peut avoir le soleil ou la pluie au milieu

Ce fichier a été généré
par le service fabrication des éditions de l'Aube.
Pour toute remarque ou suggestion,
n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse
num@editionsdelaube.com

La version papier de ce livre
a été achevé d'imprimer en septembre 2015
pour le compte des éditions de l'Aube
rue Amédée-Giniès, F-84240 La Tour d'Aigues

Dépôt légal : octobre 2015
pour la version papier et la version numérique

www.editionsdelaube.com